

PROLOGUE

Faer ne veut pas se l'avouer, mais il est terrifié. La sueur mouille son front, son cou. Il sent mauvais et l'odeur de la maladie l'incommode. La pourriture, le magicien l'a en horreur, lui qui a vécu plus d'un siècle sans endurer les avanies de la vieillesse. Seul survivant, avec Bonisal, son vieil ami, de la fondation du grand concile d'Esther Agliath.

Il s'appuie à une des nombreuses tables de son laboratoire. Devant lui, sur le sol dallé qu'il a lui-même gravé de runes et d'équations, les cercles concentriques luisent. L'air bruit des arcs de foudre qui se forment entre des trépieds le long des lignes courbes.

Un petit automate d'une coudée de haut, un homoncule couleur terre, sans traits, aux yeux noirs et brillants de vie, s'approche et grimpe sur son bras, son épaule. Lui tamponne le front avec un linge.

— Maître, vous ne devriez pas travailler aujourd'hui. La maladie vous ronge.

— Que m'importe, Hector, rétorque Faer avec un geste dédaigneux de la main. Je n'ai pas de temps à perdre en badinage.

L'homoncule saute à nouveau sur la table de travail, regarde Faer qui se passe la main sur les yeux. Une main qui déjà se couvre de taches blanchâtres éparses, de lignes

couleur lait tourné irradiant du poignet. Hector, accablé – c'est un de ces homoncules à qui le magicien a conféré une certaine autonomie –, se recule et contemple le rituel de recherche que son maître a déclenché.

Au milieu de trois cercles concentriques d'écriture runique et de nombres auxquels il ne comprend rien, Hector aperçoit une gemme noire biseautée de la taille d'une prune. Le joyau sombre reflète la lumière des arcs de foudre.

— Maître, qu'est-ce donc que cet hétéroclite objet ?

— C'est le vieux saphir noir qui faisait partie de ma collection personnelle, Hector. Tu devrais le savoir, tu répertories toutes mes reliques depuis des années.

— Ah oui, maître, ceci après que mon prédécesseur, Bêta, a connu une fin bien tragique, hélas.

— Bien tragique, c'est vite dit... Il a voulu prendre un bain dans une cuve d'acide.

— N'avait-il pas eu accès à tous les livres de votre bibliothèque juste avant ? Je crois qu'il avait lu *La Philosophie extravertie et ses relations à la perversion automatisante* d'Aldirion le Bleu.

Faer dévisage un instant Hector.

— Détecterais-je un zeste de reproche ou de jalousie dans tes paroles ? Voire une note d'excessif agacement ?

— Maître, voyons, quelle idée ! Il n'empêche que c'est après cette mésaventure que vous avez scellé vos bibliothèques à tous les automates et homoncules contractuels non autonomes.

— Et pour une bonne raison, encore ! Il suffit. Tu ne vois pas que l'heure est mal choisie pour ce genre de débat futile ?

— Certes, maître. Donc, à quoi allez-vous bien utiliser ce cristal d'obscurité ?

Faer manque de tomber. L'homoncule fait un pas en arrière. Le vieux magicien s'assied en tailleur, étire sa longue tunique de soie vert et or. Il rejette sa cape en arrière, défait le fermoir en forme de griffon et laisse le vêtement glisser à terre.

— C'est un symbole de mes péchés, Hector. Mais regarde bien sa surface.

L'intéressé s'approche des lignes de chiffres et de runes, sent l'énergie qui en émane, essaie d'examiner le joyau brisé au travers du bleu éblouissant. Il distingue, c'est vrai, des éclats hors de la zone biseautée. Ce sont des lézardes minuscules, d'où suinte une espèce de couleur rouille ou orange.

— En effet, maître. On dirait que la magie de ce saphir est corrompue par quelque chose.

Faer reprend lentement sa respiration. Il sort un diamant gros comme le pouce d'une des bourses qu'il porte à sa ceinture.

— Écoute-moi bien, Hector.

— Je ne fais que ça, maître.

— J'ai crypté l'essentiel de mes découvertes sur ce cristal vivant. Je vais continuer à le faire, car je dois être sûr de ce que j'avance en analysant ce saphir noir. L'avenir du concile des druides et des mages d'Orlandie en dépend. Bonisal doit être mis au courant. Je ne peux...

Faer tousse.

— Maître? Pourquoi ne pas contacter le concile dès maintenant? Il pourrait peut-être vous sauver.

— Mon rituel d'identification doit se terminer. Il me draine, Hector. C'est pour ça que je vais devoir te faire confiance pour la suite si jamais il m'arrive malheur.

Alors qu'il s'apprête à protester, Hector est interrompu par un grondement. Les murs du laboratoire tremblent. Faer relève les yeux, inquiet. L'homoncule saute à terre, renifle le sol couvert de taches suspectes près d'un pan de mur vert sombre. Il pose sa petite main dessus.

— Le portail féerique... le Seuil! s'exclame Faer. Qui peut...?

Le mur en face d'Hector se fendille. Les pierres se déchaussent comme si quelqu'un écartait les pans d'un lourd rideau. Le grondement augmente d'intensité. Un son strident rappelant le crissement de la craie sur un tableau retentit et deux énormes griffes jaillissent de la faille créée au sein de la maçonnerie. D'un noir de jais, elles sont longues, pointues, ornées de barbes.

— Maître? s'angoisse Hector.

Il recule précipitamment. Inquiet de n'avoir point de réponse, il se tourne vers Faer. Le magicien hurle de douleur. Sa peau se craquelle, les taches blanches ont encore gagné du terrain et forment comme de grandes plaques de souillures et de croûtes couleur crème.

Hector panique. Il se précipite sous la table, aperçoit le diamant que le magicien a laissé tomber près du cercle d'analyse.

Les murs finissent de s'écarter sur une bonne toise de large. La brèche suppure comme une plaie béante, des fluides étranges, vert, jaune et rouille, s'écoulent. Au centre se tient une créature de cauchemar: debout sur des pattes d'oiseau musclées, elle possède un torse d'homme puissant, écailleux, au plumage épars. L'odeur de charogne qui l'entourne est insupportable. Une tête de corbeau géant aux yeux jaunes bilieux regarde Faer, le rituel, le grand laboratoire.

Hector ne peut que reculer, terrorisé.

Le magicien, quant à lui, s'empare d'un sceptre doré posé sur la table près de lui.

— Qui que tu sois, créature des Strates Inférieures, tu n'es pas la bienvenue dans mon domaine !

À nouveau le cri envahit la pièce. L'air vibre, accompagné de paroles rauques prononcées par une gorge inhumaine :

— Je suis Jéryph et je viens prendre ce que toi, Faer, as volé il y a longtemps à mon maître. Ensuite, je mettrai un terme à ta misérable vie. Remets-moi ce qui doit l'être, cesse ton rituel pitoyable et meurs avec l'honneur que tu ne mérites point.

Les traits de Faer se tordent de douleur, mais le magicien se reprend rapidement. Il place le sceptre devant lui et prononce cinq syllabes rauques dans le vieux langage des mages. Au travers de son sortilège, il dit :

— Toi et ce maître dont tu parles, vous n'êtes rien, et ne serez jamais rien.

Le magicien sait qu'il doit faire vite. La progression de son mal va bientôt le terrasser. Des runes brillent sur le sceptre. Les pierres autour de la créature éclatent, des tentacules de granit ornés de pointes mortelles en jaillissent pour transpercer l'intrus.

Hector voit celui-ci se couvrir de ses grandes ailes. La plupart des pointes se brisent sur les plumes, comme si celles-ci étaient faites d'acier.

Incroyable.

L'homoncule a quand même la satisfaction de voir deux ou trois pointes s'enfoncer dans la chair de l'être, au niveau de ses pattes d'oiseau. Un hurlement de souffrance retentit dans le laboratoire. Une grande partie des

réipients de verre se brisent. Le rituel d'analyse fluctue au milieu de la pièce.

— Ta magie est aussi pitoyable que toi, magicien, gronde l'être en arrachant les piques.

Son sang coule, un ichor noir et épais. Le sol fume à son contact.

Jéryph s'avance. Chaque pas provoque des fissures dans le sol. La créature contourne lentement le cercle en boitant vers le magicien qui, crachant du sang, s'écroule à terre. Faer tourne la tête vers l'homoncule sous la table.

— Hector. Mon journal ! Tu sais ce que tu dois faire.

— Oui, maître. Cependant...

La créature attrape le magicien par la gorge et le soulève comme un fétu de paille. Le vieux maître magicien n'a pas lâché son sceptre et à travers ses lèvres serrées exhale plusieurs syllabes silencieuses.

Jéryph incline la tête de côté.

— Je me demande pourquoi mon père a si peur de toi et de tes congénères, magicien. Vous faites partie d'une congrégation faible et sans envergure, à la magie dépassée, encore ancrée dans ces vieilles certitudes qui seront votre perte.

La peau de Faer grésille sous le toucher de cette griffe monstrueuse. Le magicien veut hurler, mais il n'en a plus la force. Il insuffle ses dernières volontés à son sceptre. Les runes deviennent bleues.

— J'aime te voir agoniser, Faer, magicien de la Tour d'Émeraude, continue la créature. Cela ne te remémore-t-il pas certains souvenirs, vieux fou ? La vision de l'agonie et de la souffrance, de la douleur et de la torture, des exécutions, de la folie, des abus ? Cela ne touche-t-il pas ton âme de bourreau, pauvre vieux misérable ?

— Je... ne vois pas de quoi tu veux parler..., dit le magicien pour gagner du temps.

Sous la table, Hector s'est approché. Il ramasse le cristal vivant, ouvre son ventre d'argile avec un ongle, y met le diamant, et referme.

— Ce n'est pourtant pas lointain, pour la mémoire d'un aussi vieux lanceur de sorts, fait la créature d'un ton glacial.

Celle-ci prend soudain conscience que le mage ne résiste pas du tout. Qu'il a la main serrée sur son sceptre et que la lumière des arcs de foudre derrière lui a caché la brillance bleutée qui s'échappe de l'arme runique.

— Il est trop tard, siffle Faer. Tu meurs avec moi.

Le sceptre crépite puis explose, la foudre du rituel échappe à l'emprise des trépieds et des cercles. Des éclairs meurtriers sillonnent la pièce. Les chairs brûlent, fondent; plumes et écailles rougissent, blanchissent, sont lacérées. Deux cris de mort retentissent dans le laboratoire. Tables, bancs, chaises et cages de toutes sortes, bocalux et jarres explosent dans des jaillissements de liquides et de morceaux de matière variés.

Hector ne peut pas perdre conscience, étant donné qu'il n'en a pas vraiment. Parfois, pourtant, il envie la capacité qu'a eue son prédécesseur, le sieur Bêta, de se suicider.

Il déteste les situations sans issue, en fait.

Hector essaie de bouger, mais il ne peut pas. Une table en chêne miraculeusement intacte lui est tombée dessus. On n'a pas inclus une magie de force invincible dans les petits homoncules. Il est bloqué dessous. Comble d'ironie, son cou est tordu et son menton repose sur les dalles. Ses yeux voient les restes dispersés, brûlés, de la créature. Une

patte par là, une autre au fond de la pièce, le torse juste au milieu du cercle des rituels. Plus de tête, ou alors peut-être est-ce la chose qui se balance là-haut, sur la chaîne des lanternes enchantées ?

Le corps calciné de Faer n'est pas loin. Il n'a pas explosé comme celui de ce Jéryph.

Hector se préoccupe de la situation, car rester ainsi immobile pour des siècles et des siècles ne lui sied pas vraiment.

Un mouvement, sur sa droite. A-t-il la berlue ou est-ce un bout d'aile qui se met à battre légèrement ? Ah oui, tiens, elle a glissé très subrepticement vers le torse de la terrifiante créature.

— Par l'Automate Suprême, geint Hector. Cette chose se régénère.

Il entend un bruit au loin, des déflagrations ou des tremblements, comme des herses ou des portes qui s'ouvrent à la volée. Puis un terrible hurlement de joie.

Il ne manquait plus que ça, se dit Hector. Cette chose sur laquelle Faer faisait des expériences a dû se libérer.

Hector se contorsionne, mais en vain. Il va devoir s'armer de patience dans ses mouvements. Cela pourra prendre des heures, des jours, peut-être des semaines. Il faut qu'il se libère avant que la créature avienne ne finisse de se régénérer, puis s'empare du saphir noir et du journal de Faer.

Il doit bien ça à son maître. Et en plus il pourra négocier un meilleur contrat la prochaine fois.

Non ?

- **C**ha, mon gars, ch'est du beau bateau ! s'enthousiasma Agrav en mâchouillant son cure-dent.
- On dit « navire », pas « bateau », le reprit Lorcan. Je ne sais plus combien de fois j'ai dû te le répéter.
- Quoi donc ?

Lorcan ouvrit la bouche pour expliquer. Des éclats de rire l'interrompirent. Plusieurs mousses s'étaient construit des balançoires de fortune avec des câbles marins et tiraient au flanc dans l'ombre de la capitainerie.

Les deux jeunes gens, assis sur des ballots entassés sur un quai, venaient de finir leur repas du soir. Le ventre bien rempli, ils sirotaient deux bières du cabaret de l'Oursin.

Le soleil estival déclinait sur l'horizon. La brise de mer caressait le port, rafraîchissait les dizaines de réguliers qui déchargeaient sans cesse les grands vaisseaux marchands du continent. Lorcan avait aussi allumé une pipe. Depuis ses quinze ans, il adorait mâchouiller l'embout et sentir l'odeur du tabac des Iles Lointaines flotter autour de lui. Cela faisait maintenant trois ans qu'il avait pris cette habitude. Les émoluments qu'il recevait pour ses services lui permettaient cette petite excentricité.

- N'empêche, bateau ou navire, c'est un sacré bâtiment, que Lug m'en soit témoin, insista Agrav.

Lorcan aimait bien celui que, dans le quartier, on appelait Gros Agro. Ce fils de boucher abusait sans doute un peu trop de la panse de brebis farcie, de la bonne bière du coin et du whisky des Marches du Nord, mais c'était une source d'information appréciée par les personnels du port commercial.

— C'est vrai que seuls ceux des Amazones de Léristère pourraient oser se mesurer à lui, dit Lorcan. Tu as vu ces drôles d'excroissances sur les côtés à tribord et bâbord? Et ces fûts étranges qui sortent de ces superstructures à l'avant et à l'arrière?

— Moi, je vois surtout les sabords, commenta Agrav en reniflant. C'est de là que sortent ce qu'ils appellent des bouches à feu.

— Des bouches à feu? Comme celles de Léristère? Ou les canons de bronze de nos murailles?

Agrav haussa les épaules. Il chassa un goéland qui s'intéressait de trop près à son fromage posé sur un linge déplié.

— Chais pas, on dit juste qu'elles marchent sans besoin aucun de magiciens pour les enchanter. T'y crois, toi?

Lorcan plissa les yeux. Il tira plusieurs fois sur sa pipe, pensif. Se passa la main dans les cheveux, qu'il avait noués sur sa nuque avec un catogan.

Le drapeau sombre à la pyramide d'argent d'une nation localisée au-delà du Mur des Ouragans, Yaxchilan, flottait aux mâts du navire des Iles Lointaines. Effilé, fait pour affronter la haute mer, le bâtiment déchargeait sa cargaison sur les quais sous la direction des manœuvres et des officiers du port. Le vaisseau dégageait une aura de force tranquille, d'invulnérabilité. Ses sabords étaient entourés de plaques de cuivre rivées à sa coque de bois.

Lorcan en avait déjà vu à plusieurs reprises, mais pas avec une cheminée aussi haute ou équipée de ces excroissances qu’Agrav avait remarquées : deux casemates étroites qui recouvraient des roues à aube.

La rumeur de ces étranges machineries avait fait le tour de toute la cité portuaire lorsque le navire, le *Chimère Étoilée*, avait fait son entrée dans le port, guidé par une yole des gardes-côtes.

— Je me suis toujours demandé, s’exclama soudain Agrav, si Léristère et ces Iles Lointaines c’était pas la même chose.

— Il y a une différence de taille, mon ami. Les Amazones du lointain empire léristériste oriental utilisent aussi des hommes à bord de leurs navires. Et les marins, hommes et femmes, sont vêtus de couleurs éclatantes, pas de tuniques ou de braies noires comme celles-ci. Non, là, je te le dis : ces Iles Lointaines, à l’ouest, et leurs femmes aux uniformes noirs ou vert sombre, je ne les sens pas du tout.

— Je crois qu’on s’en fiche un peu de toute manière. Tu es venu là pour les ventes des nouveaux mousquets, non ?

— Oui, je suis curieux. Comme tu disais tout à l’heure pour leurs canons, ils fonctionneraient sans magie, donc on n’aurait plus de taxes à payer à la confrérie des mages. C’est un sacré avantage.

— Mais une perte sèche pour les magiciens de l’île.

Lorcan haussa les épaules.

— Tu sais, il y a des rumeurs ces temps-ci, à propos des magiciens...

— Quelles rumeurs ?

— Ils se terrent dans les Franges féériques. Depuis trois semaines, impossible d’acheter des balles enchantées

et de faire recharger les runes à poudre de mon mousquet. Les deux agences d'enchantement ici, à Rhedyort, sont fermées.

— Ce qui n'arrange pas tes affaires de safari..., ricana Agrav.

Lorcan n'aimait pas trop parler des affaires qu'il traitait hors des cités humaines des bords de mer. Les choses étaient bien plus compliquées et sombres qu'il n'y paraissait au premier abord au Pays des Fées et des magiciens. Il se contenta de grogner :

— J'ai des réserves pour tenir un certain temps. Les magiciens, les druides, les changelins des Franges et des Marais, ils ont tous parfois des périodes de retrait, de repli. Sans doute dues à des rituels de la Féerie, que sais-je ? Tiens, je crois bien qu'il y a un grand concile, ces temps-ci. Tu sais, les solstices d'été, les sacrifices au soleil, ce genre de choses. Mais je veux quand même jeter un œil à ces nouveaux mousquets...

— Mon petit doigt me dit que les femmes yaxchilanes appellent ça des fusils.

Agrav s'immobilisa soudain, les yeux fixés sur une silhouette gracieuse qui s'avancait vers eux à travers la foule. Sifflets et exclamations admiratives fleurissaient sur le passage de la beauté rousse qui les ignorait royalement derrière son éventail, la mine hautaine.

— Tiens, à propos de femme..., dit Agrav en se reculant le plus possible dans l'ombre portée des marchandises.

Lorcan jeta un œil à droite et soupira. Il eut le temps de vider les cendres de sa pipe sur la terre battue des quais avant que la furie aux cheveux de feu, les mains sur les hanches, se plante devant lui.

— Monsieur Lorcan O’Keefe, je vous trouve ici affalé tel un ostentatoire oisif, à ne rien faire d’autre que paresser au soleil.

— Couchant! objecta le jeune homme avec un sourire amusé aux coins des lèvres.

La jeune fille aux longs cheveux roux croisa alors les bras, tapa du pied, sa belle robe à fleurs se mouvant telle une vague autour d’elle.

— Fi de vos sarcasmes, monsieur Lorcan O’Keefe. J’attends de vous que vous m’invitez ce soir au bal des réales du Jardin aux Fées. Ou vous irez, la prochaine fois, fêter avec une autre personne les rites du printemps fécond!

— Ma chère Gwyneth, répondit Lorcan à son égérie rousse, je m’en voudrais de devoir vous faire attendre plus...

Une secousse sur son gilet lui fit baisser la tête. Un gamin, un de ces moineaux dépêchés pour transmettre messages et poulets, lui tendait une petite enveloppe scellée et sa main pour le pourboire.

Lorcan sourit à Gwyneth.

— Veuillez m’excuser, mademoiselle.

Il sauta au bas de sa caisse et, fouillant dans sa bourse de ceinture, donna un florin à l’enfant. Celui-ci lâcha la lettre avant de disparaître dans la foule des entrepôts. Gwyneth fulminait d’être ainsi ignorée, mais Lorcan n’y prêta pas attention. Ouvrant la lettre, il en sortit un petit carton blanc sur lequel était écrit :

Monsieur O’Keefe,

Nous avons ouï grand bien de vos talents. Nous souhaiterions vous employer pour une mission dont la durée est indéterminée et dont nous

discuterons de vive voix. Votre agent de la Chouette Aveugle nous a précisé vos prix et nous serons fort aise de vous payer les 50 florins par jour plus les primes de risques associées au caractère des services que vous nous rendrez.

Venez dès réception de ce message. Nous attendrons à ladite Chouette Aveugle jusqu'au matin de demain tharadi avant de faire appel à quelqu'un d'autre.

Cordialement,

Arline von Crommlynk et Sean MacLeery

Du travail, enfin. Les noms des deux compères ne lui disaient rien, à part peut-être celui de la femme. D'origine sarennoise, sans doute. Le MacLeery fleurait bon les hautes terres du nord de l'île, en revanche.

Puis l'ombre de sa cavalière du soir fut sur lui. Il enfonça le billet dans la manche de son pourpoint, prit la main de la demoiselle, l'effleura de ses lèvres et lui dit :

— Vous m'excuserez, chère Gwyneth de mon petit cœur battant, mais le devoir m'appelle. Je suis sûr que ce cher Agrav se fera un plaisir de vous faire danser comme un capri, ce soir, au son des cornemuses rhedyortes.

— Et les fusils des Yaxchilans ? lança son compagnon. La vente, c'est demain matin, tu y seras ?

— Tout dépendra de mon nouveau contrat, mon cher.

Plantant là une Gwyneth furibonde et un Agrav qui s'approchait d'elle avec une expression bovine, Lorcan partit d'un pas rapide vers la porte nord de la ville.